

# A PROPOS D'UNE NOUVELLE THÉORIE SUR LE SITE DE S'RĪVIJAYA.

par G. CŒDÈS.

M. le Dr. H. G. Quaritch Wales vient de publier dans *Indian Art and Letters* (vol. IX, No. I) les résultats d'une mission qui a été défrayée par S. A. le Mahārāja Gaekwar de Baroda, et qui avait pour but de rechercher sur la Péninsule Malaise l'une des voies de pénétration de la culture indienne dans l'Insulinde.

Le Dr. Wales a exploré, en territoire siamois, les sites archéologiques de Takua Pa, C'aiya, Vieng Sa et Nak'ôn Si Th'ammarat (Ligor), déjà connus par les recherches de Gerini <sup>1</sup>, de Bourke <sup>2</sup>, du Comm<sup>t</sup> de Lajonquière <sup>3</sup>, et de J. Y. Claeys <sup>4</sup>, sans parler des Siamois, en particulier de S. A. R. le Prince Damrong. Au point de vue strictement archéologique, la mission du Dr. Wales n'apporte pas grand' chose d'inédit, sauf peut-être en ce qui concerne les vestiges de T'ung Tu'k à Takua Pa, le temple de S'iva à Ligor, et surtout les gisements de céramiques anciennes accompagnant les sites étudiés.

L'intérêt et la nouveauté de son article sont dans les conclusions historiques qu'il tire de ses observations, et qui sont au nombre de deux.

1° La route de Takua Pa à C'aiya par les vallées de la rivière de Takua Pa et de Girirāṣṭra a été une voie importante de pénétration de la culture indienne d'Ouest en Est, et C'aiya qui correspond au royaume de P'an-p'an des historiens chinois a été un relais et un centre de diffusion de cette culture vers l'Indochine et l'Insulinde, dont les divers royaumes, une fois hindouisés, ont ensuite poursuivi chacun son évolution propre.

2° C'aiya, qui fut remplacé dans la suite par Ligor, était la capitale de l'empire des S'ailendra.

Sur le premier point, je crois que tout le monde est d'accord avec le Dr. Wales pour admettre que la Péninsule Malaise a servi de relais entre l'Inde d'une part, l'Indochine et l'Insulinde d'autre part. M. Pelliot a été le premier à émettre cette opinion <sup>5</sup> que j'ai moi-même soutenue à plusieurs reprises <sup>6</sup>. Même si C'aiya ne correspond pas effectivement au P'an-p'an d'où venait Kaundinya, l'hindouisateur du Fou-nan, le Dr. Wales donne de bons arguments basés sur des faits matériels pour montrer que la région de C'aiya a été un centre assez important de culture indienne. Mais

<sup>1</sup>*Siamese Archaeology, a synoptical sketch*, JRAS., avril 1904, p. 233 ;—*Historical retrospect of Junkcaylon Island*, J. Siam Soc., II (1905), p. 117.

<sup>2</sup>*Archaeological Notes on Monthon Phuket*, J. Siam Soc., II (1905), p. 49.

<sup>3</sup>*Le domaine archéologique du Siam*, BCAI., 1909, p. 188 ;—*Essai d'inventaire archéologique du Siam*, Ibid., 1912, p. 19.

<sup>4</sup>*L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI (1931), p. 361.

<sup>5</sup>*Le Fou-nan*, BEFEO., III (1903), p. 290-291.

<sup>6</sup>*Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok* (*Ars Asiatica*, XII, 1928), p. 23 ;—*Recueil des inscriptions du Siam*, II, p. 4.

telle qu'elle est présentée, avec carte à l'appui, sa théorie semble être beaucoup plus ambitieuse, même si l'on tient le plus grand compte des réserves par lesquelles il se défend de vouloir réduire l'importance d'autres routes terrestres restant à explorer et des routes maritimes par lesquelles la culture indienne pénétra de très bonne heure en Extrême-Orient. Car l'impression qui se dégage de son article et de sa carte, c'est celle du rôle de premier plan attribué à C'aiya où il retrouve "la survivance de types très anciens, et non encore différenciés, d'architecture coloniale indienne". En d'autres termes, la source commune des architectures indiennes de Java, du Champa et du Cambodge serait, sinon le Wat Kêu de C'aiya lui-même, que le Dr. Wales ne croit pas antérieur au IX<sup>e</sup> siècle, du moins le type local auquel appartient cet édifice. Si ces vues étaient exactes, l'architecture du Wat Kêu devrait être plus archaïque et plus proche de l'Inde propre que celle des monuments du Dieng à Java, de Mi-so'n au Champa ou de Sambôr Prei Kuk au Cambodge. Or, est-ce bien le cas ? Et ne peut-on pas aussi bien se demander si la ressemblance plus ou moins profonde qui a été signalée entre le Wat Kêu de C'aiya et certains monuments du Cambodge, du Champa et de Java<sup>1</sup>, ne s'expliquerait pas par des influences javanaises qui se seraient exercées sur l'Indochine méridionale et la Péninsule Malaise ? Il est probable que chacun des pays qui, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, furent hindouisés, soit directement par mer, soit par l'intermédiaire de la Péninsule, est devenu à son tour un centre de diffusion à l'égard de ses voisins. Que Java ou Sumatra aient pu, au VIII<sup>e</sup> siècle, jouer ce rôle par rapport à l'Indochine, c'est ce qui ressort à la fois de l'épigraphie indochinoise<sup>2</sup> et des traditions javanaises<sup>3</sup>. Et c'est à ce reflux de la culture indienne ayant déjà reçu l'empreinte javanaise, revenant du Sud par une sorte de choc en retour, que je serais disposé à attribuer les édifices et les statues de style indo-javanais trouvés à C'aiya, où rien de ce qui subsiste actuellement ne paraît devoir être daté d'une époque sensiblement antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle.

La première thèse du Dr. Wales sur le rôle de C'aiya dans l'hindouisation de l'Inde extérieure me paraît donc ne pouvoir être admise qu'avec de sérieuses restrictions. Sa seconde thèse sur le rôle politique de C'aiya à l'époque des S'ailendra me semble beaucoup moins acceptable encore.

<sup>1</sup>G. Coëdès, *Recent archaeological progress in Siam*, Indian Art and Letters, 1927, p. 65 ;—*Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, p. 25.—J. Y. Claeys, *L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI (1931), p. 280 et suiv.

<sup>2</sup>Les faits épigraphiques sont : 1° la découverte à Ligor de la stèle de Wat Sema Mu'o'ng, de 775 A.D., au nom d'un roi de S'rîvijaya ; 2° la mention répétée, dans les inscriptions du Champa, d'incursions malaises ou javanaises à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (G. Maspero, *Le royaume du Champa*, p. 97-99, 103) ; 3° l'apparition au Cambodge, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, d'une écriture nâgarî qui ne semble pas y être venue directement de l'Inde, mais paraît plutôt dérivée de l'écriture nâgarî employée par les S'ailendra dans leurs inscriptions de la fin du VIII<sup>e</sup> (Barth et Bergaigne, *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, p. 351).

<sup>3</sup>TBG, 59 (1920), p. 417.

L'histoire de S'rivijaya a subi dans ces dernières années les plus étranges vicissitudes. A la suite de mon article publié en 1918<sup>1</sup>, l'équation S'rivijaya = (Che-li)-fo-che = San-fo-ts'i = Zābag = royaume des S'ailendra = royaume de Palembang, soutenue par l'autorité des Professeurs Vogel<sup>2</sup> et Krom<sup>3</sup> et de M. Ferrand<sup>4</sup>, fut admise sans conteste pendant une dizaine d'années. Le premier coup lui fut porté en 1929 par le Dr. Stutterheim<sup>5</sup> dans l'opuscule où il montra que les S'ailendra étaient une dynastie javanaise. Plus récemment, en 1933-1934, le Professeur R. C. Majumdar<sup>6</sup> a attaqué l'équation par un autre côté, en essayant de prouver que le royaume sumatranais de S'rivijaya avait à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle étendu sa domination jusqu'à Ligor, et que peu après cette date il fut absorbé par le royaume Jāvaka, le San-fo-ts'i des Chinois, ayant sa capitale à Ligor et gouverné par les S'ailendra d'origine indienne<sup>7</sup>. Ce nom de Jāvaka fut appliqué par les navigateurs arabes, sous la forme Zābag, à l'ensemble des possessions des S'ailendra qui dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle comprenaient Java et au XI<sup>e</sup> s'étendaient sur Sumatra et sur toute la Péninsule Malaise.

C'est cette théorie que reprend le Dr. Wales en la modifiant sur certains points et en la complétant. Il admet les témoignages chinois plaçant au VII<sup>e</sup> siècle un état nommé S'rivijaya (je suppose qu'il a en vue le Fo-che), mais il doute que la suzeraineté de ce royaume se soit étendue sur la Péninsule Malaise et que l'inscription de Wat Sema Mu'o'ng de 775 implique cette suzeraineté. Pour expliquer la présence sur la Péninsule de cette inscription au nom d'un roi de S'rivijaya, il propose l'une des deux alternatives suivantes : ou bien le royaume péninsulaire de Jāvaka avait déjà en 775 absorbé le royaume sumatranais de S'rivijaya et pris son nom, ou bien le pays de Jāvaka portait lui aussi, et indépendamment, ce même nom de S'rivijaya. Quelle que soit l'origine du nom de S'rivijaya, en tant qu'il désignerait la région de C'aiya, le Dr. Wales base cette nouvelle localisation géographique de S'rivijaya, d'une part sur la richesse archéologique du site, d'autre part sur sa toponymie (C'aiya = Jaya; Sivic'ai = S'rivijaya, nom d'une colline située au Sud de la ville), et enfin sur des considérations phonétiques assez peu claires : " A difference in the native pronunciation of the word Srivijaya in the region from its pronunciation in Sumatra might well account for the Chinese form San-fo-ts'i being applied to the empire from the 10th century onwards, while in the 7th and 8th centuries the Sumatran state of Srivijaya had been referred to by the Chinese as Fo-che = Che-li-

<sup>1</sup> *Le royaume de S'rivijaya*, BEFEO, XVIII (1918), VI.

<sup>2</sup> *Het koninkrijk S'rivijaya*, Bijdr. 75 (1919), p. 626.

<sup>3</sup> *De Soematraansche Periode in de Javaansche Geschiedenis*, 1919, et *Hindoe-Javaansche Geschiedenis*.

<sup>4</sup> *L'empire sumatranais de S'rivijaya*, JA., 1922.

<sup>5</sup> *A Javanese period in Sumatran history*, 1929.

<sup>6</sup> *Les rois S'ailendra de Suvarnadvīpa*, BEFEO., XXXIII (1933), p. 121;— *The S'ailendra empire*, J. Greater India Soc., I (1934).

<sup>7</sup> Le rapprochement proposé par Majumdar entre les S'ailendra et les S'ailodbhava et les Gānga de l'Inde a été combattu par le Professeur K. A. Nilakanta Sastri. TBG, 75 (1935), p. 605.

fo-che." Tout en admettant comme vraisemblable l'existence à Sumatra au VII<sup>e</sup> siècle d'un royaume indépendant nommé S'rīvijaya, le Dr. Wales estime que les recherches du Professeur Majumdar et les siennes ont clairement démontré que ce royaume sumatranais n'eut pas dans les siècles suivants l'importance que moi-même et d'autres auteurs avons cru pouvoir lui attribuer.

On voit que le problème se complique de plus en plus, et ce n'est pas la toute dernière hypothèse du Dr. Stutterheim tendant à localiser S'rīvijaya (Che-li-fo-che) à Indragiri en Sumatra <sup>1</sup>, qui est faite pour le simplifier.

Le moment me semble venu de faire le départ entre les améliorations certaines qui depuis 1918 ont été apportées à l'équation initiale et les hypothèses insoutenables dont il est urgent de montrer l'inanité. Je prendrai un à un les termes de l'équation en indiquant sous chacun d'eux les faits certains qui s'y rapportent <sup>2</sup>.

*S'rīvijaya*.—En 683-686 ce nom apparaît dans trois inscriptions en vieux-malais <sup>3</sup>, l'une provenant de Kēdukan Bukit à Palembang, la seconde de Karang Brahi dans l'hinterland de Djambi, la troisième de Kota Kapur à Bangka : dans les deux derniers textes, *S'rīvijaya* apparaît comme un état exerçant son autorité sur les territoires d'où proviennent les inscriptions. En 775, la stèle de Wat Sema Mu'o'ng à Ligor, que le Dr. Wales suppose gratuitement originaire de C'aiya, porte sur sa première face une inscription au nom d'un roi de *S'rīvijaya*. En 1006, la grande charte de Leyde nomme Māravijayottuṅavarman, fils de Cūḍamaṇivarman, issu de la famille des S'ailendra, roi de Katāha (en tamoul : Kiḍāra) et de *S'rīvisaya*. Ces deux rois sont mentionnés dans les textes chinois comme des rois du San-fo-ts'i. En 1030, une inscription de Tanjore relate les campagnes de Rājendracōla I contre le roi de Kaḍāram et de *S'rīvijayam* qui apparaît comme le suzerain d'une série d'états localisés à Sumatra et sur la Péninsule Malaise.

*Che-li-fo-che* ou *Fo-che* est mentionné dans les textes chinois de 670 à 742. C'est un état voisin du Malāyu (Djambi) qu'il conquiert à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Phonétiquement, ce terme correspond très exactement à *S'rīvijaya*.

*San-fo-ts'i* apparaît dans les textes chinois à partir de la fin des T'ang (début du X<sup>e</sup> siècle) et est mentionné régulièrement jusque sous les Ming. Phonétiquement, *fo-ts'i* peut représenter *vijaya*, mais *san* reste embarrassant <sup>4</sup>. Historiquement, *San-fo-ts'i*

<sup>1</sup>*Oudheidkundige Vondsten in Palembang* door F. M. Schnitger. Bijlage A : *Verlag over de gevonden inscripties* door Dr. W. F. Stutterheim, Palembang, 1935, p. 4.

<sup>2</sup>Tous les documents utilisés ci-dessous sont reproduits ou mentionnés dans G. Ferrand, *L'empire sumatranais de S'rīvijaya*, JA., 1922.

<sup>3</sup>G. Cœdès, *Les inscriptions malaises de S'rīvijaya*, BEFEO, XXX, (1930) p. 29.

<sup>4</sup>L. Arousseau a proposé de considérer le caractère *san* comme une erreur pour un autre caractère de forme très voisine, qui se lit *che* (=S'ri). BEFEO, XXIII, p. 477.

est à identifier au S'rīviṣaya/Kaṭāha de la grande charte de Leyde puisque Cūḷāmaṇivarman et son fils Māravijayottuṅgavarman sont nommés dans les Annales des Song comme des rois du *San-fo-ts'i*. Géographiquement, *San-fo-ts'i* est localisé par les Chinois à Palembang. En 1225 Tchao Jou-koua dit que le pays est situé dans l'Océan et est maître des détroits par où doit passer le trafic étranger de l'Occident en Chine et vice-versa. Parmi les dépendances du *San-fo-ts'i* énumérées par cet auteur figurent plusieurs états mentionnés dans l'inscription de Tanjore comme ayant été conquis par Rājendracōla au cours de sa campagne contre le roi de S'rīvijayam/Kaḍāram.

*Zābag*.—C'est l'empire du Mahārāja, roi des îles, abondamment cité par les Arabes, du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Phonétiquement, ce terme correspond à *Jāvaka*, nom d'un royaume qui eut au XIII<sup>e</sup> siècle des démêlés avec Ceylan<sup>1</sup>, et qu'une inscription de C'aiya de 1230 permet de localiser dans la région entre C'aiya et Ligor. Géographiquement, les données des auteurs arabes qui ne font trop souvent que se répéter les unes les autres, ne permettent pas de délimitation précise. D'après eux, les deux principales "dépendances" du *Zābag* sont Sribuza et Kalah : Sribuza que certains auteurs, par exemple Abūlfidā, présentent comme "l'île du Mahārāja," correspond phonétiquement à S'rīvijaya, et Kalah soit à Kra, soit à Kedah, en tout cas à une partie de la Péninsule Malaise. Le couple Sribuza/Kalah est l'équivalent du S'rīvijayam (S'rīviṣaya)/Kaḍāram (Kiḍāram, Kaṭāha) des inscriptions indiennes.

*S'ailendra*.—Ce nom apparaît pour la première fois en 775 sur la deuxième face de l'inscription de Wat Sema Mu'o'ng qui est absolument indépendante de la première au nom d'un roi de S'rīvijaya. Presque à la même date, en 778 à Kalasan et en 782 à Kêlurak, le roi Panangkaran, appartenant semble-t-il à une dynastie purement javanaise, se donne comme un membre de la famille des *S'ailendra*. En 850, la charte de Nālandā rattache à cette famille un roi de Java (*Yavabhūmipāla*), qui était le grand-père du Bālaputra, roi de Suvarṇadvīpa, fondateur d'un monastère à Nālandā. En 1006, la grande charte de Leyde nomme comme étant issus de la famille des *S'ailendra* deux rois de S'rīviṣaya/Kaṭāha, connus par les historiens chinois comme des souverains du *San-fo-ts'i*.

En combinant ces diverses données, on aboutit aux résultats suivants :

S'rīvijaya, correspondant phonétiquement au (Che-li)-foche des Chinois et au Sribuza des Arabes, désigne un état qui, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, étendait sa domination sur Palembang, Bangka et l'hinterland de Djambi, conquiert le Malāyu (Djambi) vers la même époque et laissa en 775 sur la côte orientale de la Péninsule Malaise un témoignage de sa domination. Au début du XI<sup>e</sup> siècle, il est gouverné par des souverains appartenant à la

<sup>1</sup>G. Cœdès, *A propos de la chute du royaume de S'rīvijaya*, Bidjr. 83 (1927), p. 459.

dynastie des S'ailendra, qui sont aussi rois de Kaṭāha (Kaḍāra) et étendent leur autorité sur une partie de Sumatra et de la Péninsule Malaise. Deux de ces rois, nommés dans la grande charte de Leyde, sont connus des Chinois comme des rois de San-fo-ts'i. Il me paraît donc très difficile de mettre en doute l'équation S'rīvijaya (Che-li-fo-che) = San-fo-ts'i = Palembang. La chronologie des documents montre d'une façon assez nette l'expansion de la puissance de ce royaume, confiné d'abord dans le Sud de Sumatra (fin du VII<sup>e</sup> siècle), s'installant ensuite sur la côte Est de la Péninsule (fin du VIII<sup>e</sup>) et assujettissant enfin celle-ci presque tout entière (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles).

Les S'ailendra entrent dans l'histoire à Java à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (778-782), apparaissent à Ligor à une date qui est sûrement postérieure à 775, et sont en 1006 souverains de S'rīvijaya/Kaṭāha, c'est-à-dire, d'après les Chinois, du royaume de San-fo-ts'i.

Zābag est une expression sans grande précision géographique, mais ses deux dépendances principales, Sribuza et Kalah, sont précisément celles que l'épigraphie de l'Inde du Sud nous fait connaître au XI<sup>e</sup> siècle comme étant les éléments constitutifs de l'empire des S'ailendra en qui, je le répète une fois de plus, les Chinois nous ont appris à reconnaître les rois du San-fo-ts'i. Si le nom du Zābag est réellement emprunté au royaume des Jāvaka attesté sur la Péninsule au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, son emploi par les Arabes pour désigner l'ensemble des possessions du Mahārāja, roi des Iles, n'est qu'un exemple de plus de l'habitude consistant à désigner un pays par le nom de la première province ou de la première tribu, avec laquelle on entre en contact.

De l'observation objective de ces faits, il semble difficile de ne pas conclure que les termes géographiques S'rīvijaya (Che-li)-fo-che, San-fo-ts'i, Zābag, royaume des S'ailendra, royaume de Palembang, ont simultanément ou successivement désigné un état dont le berceau était situé à Palembang, et qui, à la faveur de son expansion vers le Nord jusqu'à Kedah (Kaṭāha, Kaḍāram) ou à l'isthme de Kra (Kalah) a réussi à commander les détroits. L'équation entre ces termes reste donc exacte, sous réserve des remarques suivantes, qui constituent des améliorations certaines à la thèse présentée par moi en 1918 et développée par G. Ferrand en 1922.

1° (Che-li)-fo-che et San-fo-ts'i sont attestés à des dates différentes; le premier nom désigne le royaume sumatranais à ses débuts, et le second s'applique à l'empire au moment de son apogée. J'ai écrit récemment à ce sujet<sup>1</sup> que l'identification du Che-li-fo-che avec le San-fo-ts'i n'était certaine ni phonétiquement, ni historiquement. Je dirai ici avec plus de précision: historiquement, les deux termes succèdent l'un à l'autre; phonétiquement, ils ne sont pas exactement superposables.

2° Zābag correspond phonétiquement au Jāvaka de la Péninsule, et l'identification serait à peu près certaine si ce nom de

<sup>1</sup>*On the origin of the S'ailendras of Indonesia*, J. Greater India Soc., 1 (1934), p. 63.

Jāvaka y était attesté dès le IX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle Zābag apparaît dans les textes arabes. Quoi qu'il en soit, Zābag n'en désigne pas moins l'ensemble de l'empire, y compris Sribuza = S'rīvijaya.

3° Les S'ailendra sont probablement une dynastie javanaise<sup>1</sup> dont une branche est devenue, par voie de conquête ou par droit de succession, souveraine de S'rīvijaya, peut-être dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ou le début du IX<sup>e</sup> (deuxième face de la stèle de Wat Sema Mu'o'ng), en tous cas avant 1006 (grande charte de Leyde).

4° Le centre du royaume de S'rīvijaya, qui était à Palembang à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, a pu, à un certain moment, être doublé ou concurrencé par un autre centre situé sur la Péninsule : c'est cette dualité qu'expriment les couples S'rīvijaya/Kaḍāram = Sribuza/Kalah. Et c'est dans ce sens que j'ai pu "reconnaître la force des arguments du Professeur Majumdar, tirés de mes propres travaux, qui tendent à placer le siège du Zābag, dans la Péninsule Malaise."<sup>2</sup>

Mais le tort du Professeur Majumdar et du Dr. Wales est d'y chercher le centre unique et permanent de l'empire ; et c'est surtout contre cette conception que je tiens à m'élever ici. Un de leurs principaux arguments est la pauvreté archéologique du site de Palembang comparée à la richesse de la Péninsule Malaise. Il est exact que l'archéologie de Palembang n'est pas encore très abondante, bien que de récentes recherches, ignorées du Dr. Wales, l'aient notablement enrichie<sup>3</sup>. Mais le Dr. Wales commet une erreur de fait en disant que les rares sculptures qui en proviennent sont presque toutes de style javanais tardif. Car le grand Buddha de pierre exhumé par M. Westenenk, et dont M. Schnitger vient de retrouver la tête au Musée de Batavia, est une remarquable production de l'école d'Amarāvati. Par ailleurs, le Professeur Krom souligne le caractère non-javanais des sculptures découvertes aux alentours du Seguntang. Enfin, les statuettes

<sup>1</sup>Sur l'origine de cette dynastie, j'ai proposé dans l'article précité une hypothèse rattachant les S'ailendra d'Indonésie aux rois du Fou-nan. Je suis obligé de reconnaître que cette théorie a été assez mal accueillie, notamment par M. J. Przyłuski (*The S'ailendravan's'a*, J. Greater India Soc., II, 1935, p. 25) et par le Professeur Nilakanta Sastri (*Origin of the S'ailendras*, TBG., 75, 1935, p. 605). Je me garderai d'instituer ici une discussion qui m'entraînerait trop loin. Je me bornerai à signaler que ces deux auteurs se sont mépris en croyant que j'ai basé ma thèse sur un passage d'une inscription dans lequel le roi du Cambodge ĩcānavarman I, destructeur des derniers restes de la puissance du Fou-nan, est qualifié de S'ailarāja. J'ai cru simplement que ce texte était un exemple de plus du titre de "roi de la montagne" porté par les souverains du Fou-nan. Si mon interprétation est inexacte, il n'en reste pas moins que ce titre, sous la forme *parvalabhupāla*, est mentionné à deux reprises dans une autre inscription déjà signalée par L. Finot (J.A., 210, 1927, p. 186).

<sup>2</sup>*Ibid.*

<sup>3</sup>F. D. K. Bosch, *Verslag van een reis door Sumatra*, O.V., 1930, p. 133.—N. J. Krom, *Antiquities of Palembang*, An. Bibl. I.A., 1931, p. 29 (avec une bibliographie).—F. M. Schnitger, *Oudheidkundige Vondsten in Palembang*, Palembang, 1935 et Leyde, 1936.

de bronze trouvées à l'embouchure du Komering, si elles appartiennent bien à l'art javanais, ne présentent cependant aucun caractère "tardif". L'apparente richesse de C'aiya, qui fait du reste assez pauvre figure à côté de certains sites du Champa, du Cambodge et même du Siam central, est due peut-être à ce que cette localité a fait l'objet de fouilles étendues, à la suite de la découverte par le Prince Damrong des beaux Bodhisattva de bronze du Musée de Bangkok<sup>1</sup>.

En faveur de sa thèse, le Dr. Wales tire argument de la toponymie, rapproche de S'rīvijaya les noms de C'aiya et de la colline Sivic'ai, et se demande si le nom de la rivière de Girirāstra "royaume des montagnes" ne rappellerait pas celui du S'ailendra "roi des montagnes". Au Siam, il est imprudent de faire état de noms géographiques sanskrits, surtout lorsque leur forme est aussi correcte et aussi bien conservée que dans le cas de *Girirāstra*. Car ils ont toute chance d'avoir été forgés par l'un des trois rois lettrés qui se sont succédé sur le trône du Siam de 1851 à 1925. C'est le cas notamment de *Pračuop Kirikhan* (*Girikhandā*), nom officiel et récent du district le plus méridional de la province de Ratburi où apparaît précisément le mot *giri* "montagne". Les noms de C'aiya et de la colline Sivic'ai ont plus de chance d'être anciens, mais lorsque, se fondant sur eux, le Dr. Wales pose la question de savoir s'il n'y aurait pas eu deux S'rīvijaya, l'un à Palembang, l'autre à C'aiya, on est tenté de lui rappeler que la tradition historique siamoise place Sivic'ai à P'ra Pathom, qu'il y a dans le Siam central une localité qui s'appelle P'ic'ai (Vijaya) et que l'une des capitales du Champa fut au XII<sup>e</sup> siècle à Vijaya (dans l'actuelle province de Binh-dinh en Annam).

L'argument toponymique me paraît donc sans grande valeur, car (S'rī)vijaya n'est pas seulement attesté à Palembang et à C'aiya, mais en beaucoup d'autres endroits. Pour départager C'aiya et Palembang qui sont seuls en cause pour le moment, il y a un fait géographique dont le Dr. Wales ne tient aucun compte et qui semble pourtant décisif.

C'aiya gît au fond de la baie de Ban Dôn, qui est située elle-même dans le golfe de Siam. Je veux bien admettre que la position de C'aiya au débouché d'une voie de transit à travers la Péninsule, lui ait conféré une certaine importance commerciale. Mais comment cette localité, ainsi placée à plusieurs jours de navigation de Singapore, aurait-elle pu contrôler le trafic des détroits ?

Car c'est sa position privilégiée dans l'archipel, à l'entrée des détroits qui, selon les Arabes et Tchao Jou-koua, faisait la fortune du Mahārāja du Zābag, "roi des îles," et des souverains du Sango-ts'i. A supposer que le progrès des recherches vienne à montrer que Palembang ne fut pas toujours la capitale de l'empire,—ce qui est possible—, ou même ne le fut jamais,—ce qui me paraît beaucoup plus difficile à concilier avec les textes—, des témoignages

<sup>1</sup>G. Cœdès, *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, pl. XV-XVII.

concordants conduiront forcément à chercher cette capitale dans l'archipel, à portée des détroits.

Que C'aiya ait joué un rôle commercial important dans les provinces septentrionales, correspondant en gros au Ka āha (Kaḍāram)/Kalah des textes, c'est ce que je suis, je le répète, tout prêt à admettre. Mais que cette localité, placée dans une position excentrique, au fond d'un cul-de-sac, ait pu être la capitale d'une thalassocratie d'où le Mahārāja exerçait la surveillance et l'exploitation du commerce maritime par les détroits, voilà une impossibilité géographique qui me paraît suffire à condamner la thèse du Dr. Wales.

Hanoi, décembre, 1935.